



PARAISANT CHAQUE DIMANCHE.

PRIX DU NUMERO : 50 CENTIMES.



TOILETTE EN SATIN ET CRÈPE (DEVANT).

TOILETTE EN SATIN ET VELOURS CISELÉ (DOS).

Modèles de chez M^{me} Fladry, rue Richer, 43.

Sommaire. — Toilette en satin et crêpe. — Toilette en satin et velours ciselé. — Corsage en satin et gaze. — Robe en faye et cachemire. — Grande robe en bourrette. — Pantalon et veste pour petit garçon de 3 à 5 ans. — Toilettes d'enfants, modèles de chez Mlles Hunsinger. — Corbeille à ouvrage. — Travestissements. — Deux



CORSAGE EN SATIN ET GAZE.
(Explications sur la planche de patrons.)



TOILETTE EN SATIN ET VELOURS CISELÉ (DEVANT).



CORSAGE EN SATIN ET CRÈPE (DOS).
(Voir la 1^{re} page.)

coques de ruban de satin bleu pâle, bleu marine, *prune*, *bordeaux* et *crème*. Sur le côté gauche, coques de même ruban se terminant en deux pans, l'un *crème*, l'autre *prune*, noués ensemble.

N^o 2. — Fond en tulle raide ayant 6 centimètres de largeur, 22 centimètres de longueur, coupé en pointe à chaque bout, bordé de fil d'archal et de ruban étroit, puis recouvert de tulle broché noir garni de dentelle noire. Garniture composée de coques de ruban noir en reps, d'une demi-couronne en feuillage de velours gris ardoise, de satin de même teinte et de palmes en perles *clair de lune* (coiffure de demi-deuil).

bonnets. — Bonnet du matin. — Coiffure en ruban broché. — Coiffure en ruban bleu. — Col et manchette pierrot. — Col et manchette Louis XIII. — Sortie de bal en cachemire. — Sortie de bal en crêpe de Chine. — Toilettes de bal. — Description de travestissements. — Modes. — VARIÉTÉS: La science de souffrir. — NOUVELLE: Chez le conseiller.

Toilette en satin ET CRÈPE.

Robe de dessous en satin blanc. Jupe et tunique en crêpe blanc. Corsage de satin blanc couvert de crêpe blanc; sur le devant, plastron composé de biais de satin blanc; nœuds en ruban de satin blanc.

Toilette en satin ET VELOURS CISELÉ.

Les lés de devant, de côté et la traîne sont en satin olive. La tunique est en velours ciselé olive, à filets maïs. Le corsage est un mélange des deux tissus; bouillonnés en satin; haute frange-muguet en soie olive, chenille olive et soie maïs. Le plastron du corsage est en faye maïs.

Deux bonnets.

N^o 1. — On coupe pour la passe un morceau de tulle raide, ayant 4 centimètres de largeur, 48 centimètres de longueur, pour le fond un morceau ovale, ayant 20 centimètres de largeur, 24 centimètres de longueur. On coud ensemble les deux extrémités de la passe, on joint celle-ci au fond dans lequel on forme quelques pinces. On borde la passe avec du fil d'archal, puis avec un ruban étroit posé à cheval. Sur le milieu par devant, et sur le côté de droite, on pose une ruche de crêpe lisse blanc formant spirales; on fixe une rose pourpre foncé, ainsi que des



ROBE EN FAYE ET CACHEMIRE.

GRANDE ROBE EN BOURRETTE.

Modèles de chez Mme Delaunay, rue Godot-de-Mauroy, 49. (Explications sur la planche de patrons.)

Coiffure

EN RUBAN BLEU.

Fond en tulle raide formant un demi-cercle, bordé de fil d'archal et de ruban étroit, garni de ruban de satin bleu nuancé; ce ruban plissé couvre le fond. Par derrière, deux pans plissés à moitié se croisent et sont noués ensemble. Touffe de boutons de roses avec un colibri.

Col Pierrot

AVEC MANCHETTE ASSORTIE.

Se compose de bandes de mousseline blanche ayant 10 centimètres de longueur, 6 centimètres 1/2 de largeur, alternant avec des morceaux d'entre-deux de dentelle ayant 10 centimètres de longueur, 2 centimètres 3/4 de largeur. Le bord découpé en courbes est garni d'une dentelle froncée ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, se continuant sur les côtés. Le bord supérieur est plissé et se rattache à un entre-deux ayant 35 centimètres de longueur, 1/2 centimètre de largeur, garni sur son bord supérieur d'une ruche de mousseline ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, bordée d'une dentelle de même largeur. Par devant, boutons et boutonnères. Manchette assortie.

Col Louis XIII

AVEC MANCHETTE ASSORTIE.

Fond en mousseline blanche avec application de dentelle russe, dont la couture est cachée sous une engrêlure de dentelle traversée par un ruban de velours noir *zéro*. Manchette assortie.

Bonnet du matin.

On prépare un poignet de mousseline ayant 2 centimètres de largeur, 44 centimètres de



PANTALON
POUR PETIT GARÇON
DE 3 A 5 ANS.



ROBE DE CHAMBRE
POUR ENFANT DE 2 A 3 ANS.
(DEVANT.)



(DEVANT.)



(DOS.)

VESTE POUR PETIT GARÇON
DE 3 A 5 ANS.



ROBE DE CHAMBRE
POUR ENFANT DE 2 A 3 ANS.
(DOS.)

ROBE POUR PETIT GARÇON DE 4 A 6 ANS. (DEVANT.)	PALETOT POUR PETITE FILLE DE 6 A 8 ANS.	PALETOT POUR PETITE FILLE DE 7 A 9 ANS.	COSTUME POUR PETIT GARÇON DE 5 A 7 ANS.	COSTUME POUR PETIT GARÇON DE 2 A 4 ANS. (DEVANT.)	PALETOT POUR PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS. (DOS.)	MANTEAU POUR PETITE FILLE DE 4 A 6 ANS.
---	--	--	--	--	---	--

Toilettes d'enfants, modèles de chez Mlles Hunsinger, rue Sedaine, 13.
(Les explications des figures de cette page se trouvent sur la planche de patrons.)



PALETOT
POUR PETITE FILLE
DE 5 A 7 ANS (DEVANT.)

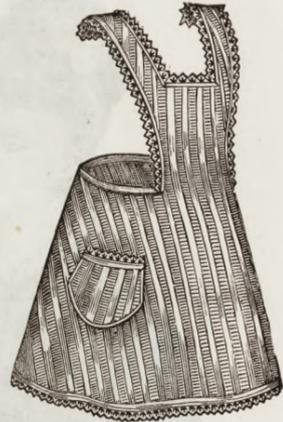


COSTUME POUR PETIT GARÇON
DE 2 A 4 ANS (DOS).

longueur; on garnit son bord inférieur d'une
ruche de tulle ayant 4 centimètres de largeur, et
l'on drape sur ce poignet un fichu de chenille
pourpre foncé. Ruban nuance crème ayant 6 cen-
timètres de largeur, et dentelle de même couleur
ayant 6 centimètres de largeur.



ROBE POUR PETIT GARÇON
DE 4 A 6 ANS (DOS).



TABLIER POUR PETITE FILLE
DE 4 A 6 ANS.



ROBE POUR PETITE FILLE DE 3 A 5 ANS.



CORBILLE A OUVRAGE.



ROBE POUR PETITE FILLE DE 2 A 3 ANS.



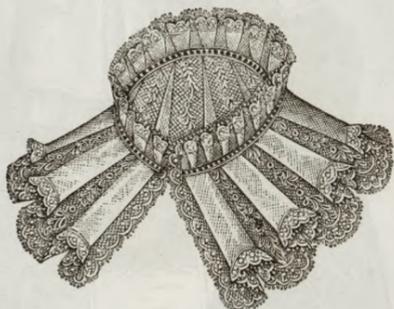
ÉCUYÈRE. TRAVESTISSEMENTS. LA CHASSE.



COIFFURE EN RUBAN BROCNÉ.

N° 1. BONNET. Modèles de chez Mme Esther Massieu.

MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL PIERROT.



COL PIERROT. Modèle de chez Mme Esther Massieu, rue Poissonnière, 42.



BONNET DU MATIN, MODÈLE DE CHEZ MME ESTHER MASSIEU, RUE POISSONNIÈRE, 42.



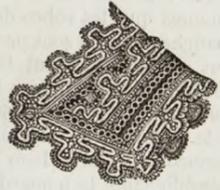
SORTIE DE BAL EN CACHEMIRE (DEVANT). SORTIE DE BAL EN CRÈPE DE CHINE (DOS).



TOILETTE POUR PETITE FILLE DE 6 A 8 ANS. TOILETTE EN CRÈPE LISSE ET GAZE DAMASSÉE. TOILETTE EN CRÈPE LISSE ET GAZE DAMASSÉE. Toilettes de bal, modèles de chez Mme Delaunay, rue Godot-le-Cloître, 12.

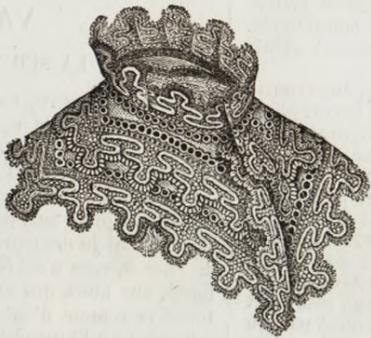


N° 2. BONNET.
Modèle de chez
Mme Esther Massieu.



M. CHETTE ACCOMPAGNANT
LE COL LOUIS XIII.

COIFFURE
EN RUBAN BLEU.



COL LOUIS XIII.
Modèle de chez Mme Esther Massieu,
rue Poissonnière, 42.



DAMASSÉ. TOILETTE EN TARLATANE ET FAYE. TOILETTE EN SATIN ET TULLE.
Les explications des toilettes et des sorties de bal se trouvent sur la planche de patrons.



LA COMÈTE. TRAVESTISSEMENTS. PIERRETTE.



SORTIE DE BAL EN CRÈPE DE CHINE (DEVANT). SORTIE DE BAL EN CACHEMIRE (DOS)

Travestissements.

L'Écuyère. — Jupe en tarlatane blanche garnie de rubans rouges de diverses largeurs. Écharpe de faye rouge nouée par derrière. Corsage de faye rouge. Berthe de tulle blanc ornée de fers à cheval dorés. Cape de jockey en velours noir.

La Chasse. — Jupe de mousseline blanche garnie de volants plissés; corsage de satin rouge avec gilet et revers; boutons dorés; ceinture en cuir soutenant un cor de chasse et une petite épée; cape de jockey en velours noir.

La Comète. — Toilette en cachemire ou faye gris bleu très-pâle, avec bouillonnés et volants; garniture de galon d'or brodé en grosses perles blanches, et étoiles dorées; corsage lacé derrière; chemisette en tulle plissé; écharpe en damassé bleu pâle et blanc, à frange d'or, terminée par des étoiles dorées; une *traine* de même tissu que la robe, fixée au bas du corsage, se relève sur le bras; bracelet composé de chaînettes, perles blanches et étoiles d'or. Dans les cheveux une étoile avec rayons de laiton doré; à la main, un sceptre doré, avec *queue* de comète en laiton doré.

Pierrette. — Robe-princesse en organdi blanc, avec volants plissés pareils et bandes dentelées en faye blanche, bordées de galon d'argent et garnies de clochettes dorées; biais de même faye, bordés de galon d'argent; berthe en tulle de soie blanc; au cou, un ruban de velours noir avec clochettes d'argent; coiffure de satin blanc avec galon d'argent et clochettes dorées.

Robe de chambre pour enfant de 2 à 3 ans.

CROCHET ET TRAVAIL AU MÉTIER.

Les figures 15 à 18 (recto) appartiennent à cet objet.

Disons d'abord que l'on peut exécuter cette robe de chambre en flanelle ou molleton, d'après notre patron.

Notre modèle est fait au crochet tunisien en laine zéphyr bleue, puis orné, sur son bord inférieur, de deux bordures exécutées au métier avec de la laine *perlée* grise et noire et de la soie blanche. Même bordure au milieu par derrière. Au-dessus de cette bordure, trois boutons assortis; même boutons par devant. Le bord inférieur des manches, l'encolure, le bord du devant de droite et les poches sont garnis de *festons* faits en partie sur les mailles de lisière, pour le reste, sur les mailles du crochet tunisien, avec de la laine perlée et de la laine blanche; ces festons forment une bordure.

Les contours qui vont en *déviant* marquent sur la figure 15 le bord du devant de gauche. On commence la robe par le bord inférieur d'après la figure 15; on travaille au crochet tunisien en augmentant ou diminuant, suivant que le patron l'exige, d'après les explications que nous avons plusieurs fois répétées. Quand on a atteint la hauteur de la taille, on exécute les deux devants en formant sur le bord de celui de droite douze boutonnières à intervalles égaux.

Quand la robe est terminée, on plisse le côté de derrière en fixant chaque croix sur un point, puis on relève le nombre de mailles voulues pour le dos d'après la figure 16; on exécute le dos comme le reste de la robe. On assemble tous les morceaux en rapprochant les chiffres pareils et les cousant à l'envers. Sur les mailles de lisière de l'encolure on fait encore quatre tours. La manche est faite d'après la figure 17; on la commence par l'un des angles du bord inférieur en faisant une chaînette de cinq mailles. Quand la manche est terminée et fixée dans l'entournure, on fait sur les mailles de lisière de son bord inférieur encore quatre tours. La poche se commence par le bord supérieur de la figure 18.

Festons. — 1^{er} tour. — Laine bleue. Une maille simple sur chaque maille de lisière.

2^e tour. — Laine blanche. Alternativement, une maille simple sur le côté supérieur des mailles du tour précédent. — 1 feston de 3 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant une maille simple, puis une bride dans la deuxième et la première de ces 3 mailles, et passant une maille du tour précédent.

3^e tour. — Laine perlée. * Une maille simple dans la maille de l'avant-dernier tour sur laquelle on a fait la plus proche maille du tour précédent, et en même temps on enserme celle-ci. — 4 mailles en l'air. — une maille simple sur la pointe du plus proche feston. — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Tablier pour petite fille de 4 à 6 ans.

En toile bleue, avec biais de piqué mais formant rayures. Le contour est, ainsi que les poches, garni d'une broderie ayant 2 centimètres de largeur, faite sur nansouk blanc avec du coton bleu et du coton mais.

Robe pour petite fille de 3 à 5 ans.

En bourrette bleu foncé avec pointillés rouges. Lisérés de cachemire bleu clair et boutons d'acier bleuté.

Corbeille à ouvrage.

Les figures 61 et 62 (verso) appartiennent à cet objet.

En jonc noir poli. Sa hauteur (anse non comprise) est de 67 centimètres. La corbeille supérieure a 12 centimètres de hauteur, sur son bord supérieur 39 centimètres de largeur, 27 centimètres de longueur, sur son bord inférieur 34 centimètres de largeur, 22 centimètres

de longueur. Son couvercle est divisé en deux parties; il est fait, ainsi que les parois et le fond, en carton recouvert de cachemire bleu. Lambrequins brodés sur un fond de drap gris, en plusieurs nuances de soie bleue, au feston, passé, point noué, point de cordonnet, d'après le dessin de la figure 62. L'encadrement est fait en soie blanche, au point-chaînette, point noué et point fusse. Le dessus du couvercle est fait en drap gris avec broderie pareille à celle du lambrequin (voir la figure 61). Les coutures sont cachées sous des ruches de ruban bleu ayant 2 centimètres de largeur; même ruban autour de l'anse et disposé en nœuds; glands bleus. La corbeille inférieure, faite également en carton, est *habillée* de cachemire bleu, puis ornée de ruches de ruban bleu.

AVIS.

On trouvera dans le prochain numéro la gravure et l'explication du *panier à ouvrage*, dont le dessin est représenté par la figure 30 (recto).

DESCRIPTION DE TRAVESTISSEMENTS.

Costume Restauration. — Robe-princesse courte en faye bleue, recouverte de crêpe bleu disposé en spirale. Un ruban de velours noir, piqué de pâquerettes et agrafé sous le bras droit avec des bouquets de cerises mélangés de pâquerettes, couvre les coutures des bouillonnés. L'encolure et le bord inférieur du corsage sont garnis de crêpe bleu.

Petite fille de huit ans. — Costume de cigale. Jupe courte en tarlatane vert lumière, terminée par un volant plissé de même tarlatane et par une fange d'herbes et de petites fleurs; corsage en velours brun foncé, avec plastron de faye verte rayé de velours brun et de faye jaune clair; en guise de basque et en forme de *paniers*, de chaque côté, deux ailes, celle de dessous en velours brun, celle de dessus en faye jaune pâle zébrée de velours noir. Une mandoline posée sur le dos est retenue par un ruban vert qui traverse le buste en sautoir.

Costume Directoire. — Juppon de soie blanche, recouvert de tulle blanc, brodé en or et soie rose, traversé par un cordon de roses; corsage antique en faye jaune pâle; tunique-péplum en crêpe de Chine rose.

MODES.

Nous ne pouvons, sur l'océan de la mode, jeter l'ancre un seul jour; toujours menacés d'un bouleversement, nous ne portons plus que des robes dont la durée, essentiellement éphémère, est toujours à la veille d'une révolucion. Jamais encore, me semble-t-il, la mode ne s'est montrée aussi incertaine. Du temps où l'on gémissait de la fréquence avec laquelle ses changements se produisaient, on se plaignait de ne pouvoir user une toilette pendant la durée de sa mode; aujourd'hui, on n'a plus le temps, je ne dirai pas de l'user, mais de la faire exécuter. On ne voulait plus de tuniques ni de polonaises; on se croyait établie dans la robe princesse, et l'on nous apprend qu'elle est destinée à disparaître bientôt: son nom lui aura porté malheur.

Suivant les prophètes, nous allons revenir aux tuniques, aux jupes froncées et plissées, aux corsages séparés de leur jupe. Mais, d'une part, les prophètes se trompent quelquefois; d'une autre, la fréquence de ces changements nous permet d'en tenir compte dans une mesure extrêmement restreinte. La morale de tout cela est qu'aucune mode n'exclut absolument une autre mode, et que nous pourrions porter, au gré de nos préférences, des robes princesse, des polonaises ou des tuniques.

Pour les réunions qui ne sont point des bals, mais dans lesquelles on est cependant *exposée* à danser, c'est la mousseline blanche que l'on préfère; on la porte *tendue* sur du foulard uni, blanc, rose, bleu, vert pomme ou pervenche, c'est-à-dire que chaque lé de mousseline est, comme chaque morceau du corsage, entièrement doublé de foulard. Pour ce genre de robes, le corsage n'est point entièrement décolleté et les manches ne sont pas tout à fait courtes; le corsage est ouvert en carré ou prend la forme d'un corselet que complète une guipure de crêpe lisse ou de tulle blanc plissé, échancrée en carré. Avec ces robes, les jeunes filles mettent des ceintures à longs pans, nouées sur le côté: encore une mode pas très-ancienne qui reprend faveur.

C'est aussi de même façon que l'on emploie les tissus des robes de bal destinées aux jeunes femmes: crêpe, tulle, gaze ou tarlatane, *entièrement* doublés de satin. Cette méthode prévaut sur l'emploi du satin en guise de jupe séparée de la robe légère. En outre de la doublure de satin de même teinte que l'étoffe dont il est recouvert, on fait aussi des toilettes de deux couleurs: tulle ou crêpe rose sur satin bleu, bleu sur satin rose, gris sur satin rose; cela produit de jolis reflets *laiteux* à peu près analogues aux reflets des étoffes que l'on nommait *changeantes*.

On emploie énormément de fleurs pour orner les robes du soir; ce sont des cordons tournant autour de la femme et l'emprisonnant, des nappes de fleurs jetées

sur les robes, des colonnes de fleurs montant depuis le bord inférieur de la robe jusqu'au buste; même on essaye de faire des corsages entièrement composés ou, si l'on veut, couverts de fleurs. Il me semble que je n'aimerais pas cela; la femme remplit dans cette mode le rôle d'un treillage: les fleurs sont une bien jolie chose, mais il faut savoir se modérer, même quand il s'agit de jolies choses. On en parseme les souliers; enfin on en met partout, même de jour, même avec une toilette d'intérieur; quelque déférence que j'aie pour la mode, je me permettrai de trouver que cet abus est d'un goût douteux.

Les robes de bal se font décidément beaucoup moins longues que les robes de diners et de réceptions. Les manches courtes sont presque invisibles sous la berthe, qui est généralement faite en fleurs et feuillage, ou seulement en feuillage; le bras est couvert par le gant, qui est extrêmement long et doit atteindre le coude; cela non plus n'est point tout à fait joli, et, pour beaucoup de bras bien portants, rappelle d'une façon désobligeante le homard servi sur une serviette. Mais, enfin, la mode le veut ainsi: inclinons-nous.

E. R.

VARIÉTÉS.**LA SCIENCE DE SOUFFRIR.**

Est-il nécessaire, est-il possible d'apprendre à souffrir? Et chacun de nous, sans exception, étant destiné à souffrir, est-il utile d'acquiescer une science que la vie se charge de nous enseigner de gré ou de force?

Nécessaire... oui, je crois que cela serait nécessaire; possible... je ne suis pas assurée que cela soit possible, et pourtant je demeure persuadée que, dans cet ordre de choses, rien n'est impossible aux cœurs de bonne volonté, aux âmes qui se sont efforcées de se dégager de toute la somme d'égoïsme qui n'est point étroitement adhérente à l'humanité.

Utile... oui, il est utile d'apprendre à souffrir; sans doute, la destinée nous y oblige, et il faut bien endurer ce qu'elle nous impose; mais encore faut-il *savoir* souffrir, quand ce ne serait que pour éviter de faire souffrir ceux qui nous entourent.

Sans doute, la religion nous enseigne à bénir la main qui nous frappe, et nous ne devons jamais oublier que cette main nous inflige seulement ce que nous pouvons endurer; mais quand l'imagination, trop vive, nous retrace d'une façon trop saisissante et ce que le présent nous apporte de souffrances et ce que l'avenir nous réserve de menaces, nous n'entendons plus qu'imparfaitement la voix qui nous rappelle la nécessité d'accepter avec soumission les épreuves qui nous sont infligées par notre Père. Les âmes qui n'écoutent pas uniquement cette voix seront-elles accessibles à des considérations d'un ordre inférieur? Peut-être; de même que les enfants sont parfois touchés par une réprimande adressée par un étranger qu'ils ne se montrent accessibles aux remontrances de leurs parents, il peut se faire que l'on trouve dans les réflexions d'un ordre purement humain la force de remonter le courant et de puiser à l'unique source de la consolation.

Pour *savoir* souffrir, il faut d'abord se dégager de la vanité et de l'égoïsme. Tout d'abord, on se demande par quels liens ces deux sentiments se rattachent au sujet dont nous nous occupons; mais, si l'on veut bien me suivre, on pourra se convaincre que c'est surtout par eux que nous sommes empêchés de *savoir* souffrir.

La vanité nous persuade que nous sommes investis de privilèges particuliers; tant que nous n'avons pas encore souffert, nous pensons que nous sommes épargnés, parce que nous méritons de l'être, et quand la souffrance nous atteint, nous prétendons encore être privilégiés; nous *voulons* être l'objet d'une distinction particulière et endurer ce que nul n'a souffert, soit par l'étrangeté du coup dont nous nous sentons frappés, soit parce que, selon nous, notre âme, plus exquise, plus sensible que toutes les autres âmes, sans exception, ressent plus vivement que pas une les maux qui lui sont imposés. Cela signifie tout simplement que les peines d'autrui ne nous ont point atteints aussi vivement que nous le pensions et que notre propre souffrance nous semble, ce qui est très-légitime, beaucoup plus intense que celle d'autrui; mais cela ne signifie point, comme nous aimons à nous le persuader, qu'une souffrance absolument identique ou ne se soit jamais produite ou bien n'ait point, vu l'essence inférieure des âmes qui l'ont ressentie, exercé les ravages que nous éprouvons nous-mêmes. Moins de vanité ou d'orgueil, comme on voudra, par conséquent plus d'humilité, et nous serions délivrés de cet excitant, qui augmente nos maux en nous persuadant que nul n'en a jamais enduré qui leur soient égaux. Commençons par nous persuader que nous sommes tous égaux, même devant la souffrance, et celle-ci perdra quelque chose de son acuité.

Il sera très-efficace aussi, ne fût-ce que pour nous-mêmes, et sans aborder encore le sujet de nos devoirs

envers ceux qui nous entourent, de nous pénétrer de cette pensée qu'en sortant de nous-mêmes, en travaillant sur nous-mêmes, pour nous inspirer de ce que nous devons à autrui, nous atteignons, sans nous en douter, l'atténuation de nos douleurs. Il n'est rien de tel, pour remonter la pente de l'abîme, que d'avoir une âme dévouée, de se sentir utile ou indispensable à quelqu'un et de se perdre de vue soi-même pour se consacrer à autrui. Hé! sans doute, il est plus facile, même il est plus doux de s'abstenir de tout effort, de s'abandonner à sa douleur, de proclamer que tout est, à nos yeux, devenu incolore, indifférent, sans signification, sans saveur; mais c'est l'égoïsme qui nous invite à suivre cette voie; c'est par égoïsme que nous chérissons, berçons, nourrissons, couvons notre douleur; c'est par égoïsme que nous n'en voulons pas être distraits, que nous nous y enfonçons, en entraînant avec nous ceux qui vivent de notre vie et, par conséquent, partagent nos maux. Il est des personnes vaillantes, et j'ai eu le bonheur d'en connaître, qui, atteintes de la plus cruelle de toutes les douleurs, ont trouvé dans leur dévouement, leur abnégation, leur incomparable vertu la force de se rattacher à la vie, de repousser même le désir d'en être délivrées, et qui, en s'appliquant à rassurer ceux qui les aimaient, ont réussi à émusser les sept glaives enfoncés dans leur pauvre cœur. S'abandonner à son mal, c'est simplement se venger sur les innocents d'une peine qu'ils n'ont point causée et qu'ils cherchent à adoucir; et quand même leurs efforts seraient vains ou maladroits, quand même notre douleur demeurerait inaccessible à toute consolation, nous devrions, si nous n'étions pénétrés d'un égoïsme immodéré, excédant la dose d'égoïsme qui est, dans une certaine mesure, inséparable en nous de l'instinct de conservation, nous devrions, par un pieux et honnête mensonge, agir de façon à ne point désespérer ceux qui, par affection ou par charité, compatissent à nos maux. Mais l'égoïsme, quand il est excessif, nous excite, au contraire, à exagérer le néant des efforts que l'on tente en notre faveur, tout au moins à nous complaire, dans la démonstration de ce néant, à frapper sur les autres, parce que nous sommes nous-mêmes frappés d'autre part, et, par un juste retour, nous augmentons notre propre souffrance en la faisant endurer à autrui, de telle sorte que l'égoïsme atteint, en cette circonstance, comme toujours, un but opposé à celui qu'il se propose. Pour faire souffrir autrui, nous étalons notre blessure, nous déchirons l'appareil que l'on y pose; nous atteignons ce but... soit... mais, en même temps, nous envenimons notre propre mal; d'où il suit, une fois de plus, que l'égoïsme est toujours inintelligent.

La science de souffrir n'est point, on le voit, pratiquée par tous ceux qui souffrent, et je crains bien que l'étude de cette science ne puisse être féconde pour ceux qui ne se jugent pas avec bonne foi et humilité; seuls, ceux-ci pourront à l'occasion faire un retour sur eux-mêmes et s'interdire, par amour d'autrui, par sentiment du devoir ou simplement de fière réserve, les manifestations qui infligeront à autrui le contre-coup de leurs maux. Mais il y a, en outre de ces considérations qui s'imposent à toute âme vraiment juste et dévouée, un autre point de vue à examiner. Les inconvénients qui se révèlent dans cet ordre de choses sont, je le crains bien, incurables vers la maturité de la vie; c'est pendant leur enfance et leur jeunesse qu'il faut agir sur ceux que nous élevons, pour les prémunir contre des conséquences qui entraînent pour eux et pour ceux qui sont destinés à vivre près d'eux une existence tourmentée et malheureuse. C'est pour *savoir* souffrir que la science des proportions exacte est utile à acquérir; faute de cette mesure, de ce compas, nous sommes exposés à nous tromper nous-mêmes de bonne foi sur la nature et la valeur de nos sentiments, et, par conséquent, à leur attribuer une importance qu'ils n'ont pas toujours.

Si l'on se trouve associé pour la vie entière à une femme qui ne possède pas le sentiment exact de la mesure, qui attribue à une contrariété, à un froissement les proportions d'une souffrance, à une souffrance celles d'un irréparable malheur, il n'est point de repos à espérer; la vie peut, en effet, nous épargner la fréquence et la continuité des malheurs irréparables, même la permanence des peines; mais nous ne pouvons espérer que tout nous sera épargné, même la contrariété, même le froissement, et si, par défaut de mesure, nous donnons à la contrariété la valeur d'un malheur, nous condamnons nous et ceux qui nous entourent à vivre avec continuité au sein du cinquième acte d'un drame; or, il n'est point de patience qui ne se lasse, il n'est point d'affection qui, à un moment donné, ne s'irrite de lutter sans cesse contre les moulins à vent transformés en géants et d'essuyer des larmes intarissables, parce que tout les provoque: la contrariété, l'appréhension des contrariétés, aussi bien que les vrais malheurs. N'oublions pas que ce défaut de mesure s'applique, lorsqu'il existe, aussi bien à la peine dont nous nous croyons atteints qu'à l'appréciation des efforts que l'on fait pour la réduire à ses véritables proportions; nous nous irritons

contre les gens patients et affectueux qui entreprennent de nous ramener à la réalité, et nous les accusons de froideur, d'indifférence, même de dureté, pour peu qu'ils ne prennent pas le mors aux dents en même temps que nous, pour nous et avec nous, et, dans ces cas, nous oublions que l'on s'appuie seulement sur ce qui résiste et que nous ne trouverions aucun avantage à voir tout le monde par terre dès qu'il nous plaît de nous laisser tomber. Le calme, le sang-froid d'autrui, qui nous sont si nécessaires pour nous relever d'abord et nous étayer plus tard, nous blessent comme une injure ou comme une preuve d'indifférence, et nous qui ne savons pas, qui ne voulons ou ne pouvons régler notre âme, nous sommes irrités contre ces régulateurs patients qui essayent, même sans espoir de succès, de redresser les rouages faussés et de rétablir les contre-poids nécessaires à la bonne harmonie du mouvement.

Quel que soit l'objet ou le point de départ des études et des réflexions morales, il faut toujours, on le voit, trouver le même ennemi à combattre; c'est toujours contre l'égoïsme exagéré, contre la vanité ou l'orgueil qu'il nous faut réagir, non pas seulement dans l'intérêt d'autrui, mais dans le nôtre propre. On n'imagine pas quelle dose d'apaisement, de mesure, de satisfaction un peu d'humilité met dans notre âme, et combien il est facile d'être patient et doux pour autrui dès que l'on n'oublie point que l'on a soi-même besoin de la patience d'autrui comme de son indulgence.

EMMELINE RAYMOND.



CHEZ LE CONSEILLER.

Suite.

Flora se détourna. En dépit de son égoïsme, elle comprit peut-être en ce moment que les passions vaniteuses étaient doublement condamnables en face du solennel événement qui s'approchait.

« Ne le saviez-vous pas?... » fit-elle en baissant involontairement la voix. « Ne savez-vous pas que l'affection même que nous portons à cette pauvre martyre nous fait souhaiter sa délivrance?... »

Mais le naturel reprit bientôt le dessus, et Flora, se rapprochant de sa sœur :

« Est-ce bien là tout ce que Bruck vous a dit?... » fit-elle en attachant un regard scrutateur sur le visage de Kitty.

Celle-ci se sentit envahie par un flot de mépris. Elle comprenait que Flora était jalouse et qu'elle éprouvait, non pas la jalousie que comporte malheureusement parfois l'affection, mais cette sorte de jalousie basse qu'inspire la vanité.

« Croyez-vous donc, » dit-elle, « que Bruck ait, en une heure si grave, l'esprit assez libre pour s'occuper d'autres sujets? Il est l'appui et le consolateur de la pauvre enfant dans la lutte suprême qu'elle soutient, et il perd la créature qui l'aimait le plus sincèrement et le plus ardemment sur la terre.

— Oui, elle l'a aimé, » répartit froidement Flora. « Et cet homme doit penser qu'il possède un charme tout-puissant... Toutes les filles du banquier Mangold s'y sont laissées prendre... Restez! Nous n'avons pas fini!... » s'écria-t-elle d'un ton sauvage, tandis que Kitty tentait encore de la quitter.

La jeune fille, effrayée de l'éclat de cette voix et redoutant qu'Henriette l'entendit une seconde fois si elle ne se rendait pas à cet appel, demeura immobile, pétrifiée et glacée.

« Oui, » poursuivit Flora, « notre plus jeune sœur, la belle meunière robuste et vaillante, a payé, elle aussi, son tribut... Oh!... vous protesteriez en vain! Il serait impossible de s'y méprendre. Mais enfin, je consens à vous croire sur parole et m'engage à ne plus vous accuser dès que, me regardant bien en face, vous me direz: Non, je ne l'aime pas! »

Kitty releva sa tête baissée, et porta machinalement sa main à la blessure de son front, qui la faisait un peu souffrir; mais sa vie eût-elle dépendu de cette blessure, elle ne lui aurait accordé aucune attention, car elle était la proie d'une pensée fixe qui absorbait toutes ses facultés.

« Vous n'avez pas le droit, » répondit-elle avec fermeté, mais d'une voix entrecoupée, dans laquelle on sentait les battements inégaux et précipités de son cœur, « vous n'avez pas le droit d'exiger cette confession, et je ne suis pas obligée de vous répondre. Mais vous avez parlé de torts, de fautes, de perfidie... Et je me suis moi-même adressé ces accusations jusqu'au moment où je me suis rendu compte du sentiment que j'éprouvais.

— Ah! voilà enfin l'aveu qui se produit. » Un léger sourire passa sur les lèvres de la jeune fille, tandis qu'une ombre rosée animait, pendant la durée

d'un éclair, son visage aussi blanc, aussi incolore que la bandelette placée sur son front.

« Oui, Flora, je fais un aveu qui ne comporte rien de honteux et ne saurait être coupable; je le fais aussi pour la mémoire de notre père, car je lui dois de ne point laisser croire ou dire plus longtemps que j'ai voulu nuire à ma sœur. Nous ne sommes pas responsables de nos sentiments, Flora; nous sommes responsables de la force que nous leur accordons, nous sommes responsables de l'empire que nous leur laissons prendre sur nos actions. Je sais cela après avoir lutté avec un sentiment qui a pris naissance à mon insu, mais qui, du moins, ne s'est jamais trahi. Est-on coupable parce que l'on honore ce qui est honorable, parce que l'on apprécie l'élevation de l'intelligence, la bonté du cœur, la noblesse du caractère? Est-on coupable parce que l'on admire un arbre majestueux placé dans un jardin qui ne nous appartient pas? Est-on coupable parce que l'on aime sans rien demander? Je n'aurai rien de commun avec vous; je ne vous reverrai jamais, vous ni Bruck; vous n'entendrez jamais parler de moi, l'un ni l'autre. En quoi votre bonheur serait-il compromis si je l'aime jusqu'à ma dernière heure, si je lui demeure fidèle comme à un mort chéri? »

Flora éclata de rire.

« Prenez garde!... » dit-elle. « Votre lyrisme vous entraîne si loin, que vous allez vous exprimer en vers.

— Non, Flora, cet accident peut arriver seulement à vous, non à moi, qui ne me suis jamais élevée si haut dans les régions intellectuelles. »

Kitty fit quelques pas et marcha par mégarde sur la queue de la robe de satin blanc encore exposée sur le mannequin. Elle se baissa pour l'écarter.

« Laissez cela, » fit Flora avec impatience. « Vous voyez bien que vous nuisez toujours à toutes choses. Malgré vos subtilités, vous n'en êtes pas moins répréhensible, je vous l'affirme, et un tel sentiment n'aurait pas pris naissance dans une âme saine et pure.

— Croyez-vous? C'est pourtant un sentiment avouable, celui de la commisération, qui a frayé la voie à la tendresse. Oui, ce qu'il m'a inspiré tout d'abord, c'est la pitié, une profonde pitié pour le noble caractère que vous n'avez pas compris, que vous ne saviez apprécier et que vous torturiez froidement. Vous avez été beaucoup plus répréhensible que moi, je vous l'affirme à mon tour... Quand vous avez jeté son anneau dans la rivière... »

— Mon Dieu, Kitty!... à quoi bon réveiller cette vieille vision que vous prétendez avoir eue? Le voilà, cet anneau... Et je vous garantis que rien n'y manque... Les initiales qui doivent s'y trouver sont fort bien gravées... Je suis en règle. Mais, pour mettre fin à ces débats, je veux bien vous déclarer que cet anneau ne jouera aucun rôle dans ma vie; il n'est entre mes mains rien de plus que le fil destiné à faire danser une marionnette; mes fiançailles sont rompues. »

Kitty tressaillit.

« Vous avez désiré et vainement demandé cette rupture, » dit-elle d'une voix oppressée.

« Oui... il avait alors encore un peu d'énergie; cela même lui fait défaut aujourd'hui.

— Flora... il vous rend votre liberté.

— Mon Dieu, oui!... Cela s'est fait d'un commun accord.

— S'il en est ainsi, c'est qu'il ne vous aimait pas; c'est qu'en se refusant à la rupture que vous souhaitiez il obéissait à un motif inconnu. Dieu soit loué! il pourra être heureux.

— Le croyez-vous? Oh! un instant... tout n'est pas dit!... » répondit Flora en plaçant sa main sur le bras de la jeune fille. « Je n'oublierai jamais... jamais... l'heure où j'ai vainement mendié près de lui ma liberté. Il faut que, lui aussi, connaisse le supplice de Tantale. Je ne rendrai pas cet anneau, dussé-je le retenir entre mes dents.

— Cet anneau... qui est *supposé*, qui représente un faux?

— En feriez-vous le serment? Où sont vos témoins?... Mais je m'amuse à vous tourmenter; rassurez-vous, je n'aurai point la cruauté d'interdire le mariage à mon ex-fiancé; qu'il se marie demain, si cela lui fait plaisir, mais à mon gré. Je le surveille, je le guette... et malheur à lui s'il s'engage dans une voie qui ne me conviendrait pas! Eh bien, Kitty, vous l'aimez... N'allez-vous pas m'explorer pour lui?... Voyez, je tiens sa destinée entre mes mains... Je puis à mon gré la rendre heureuse ou misérable, et cette puissance est certainement l'une des plus vives jouissances que l'on puisse éprouver... Pourtant je suis tentée d'y renoncer, pour savoir jusqu'où peut aller la force de la pure tendresse, que l'on vante tant... Supposons que je remette cet anneau en vos mains, en vous autorisant à en faire l'usage qui vous conviendra; comprenez-moi bien: dès ce moment je renoncerais à tous mes droits, et Bruck serait libre, absolument libre... Seriez-vous disposée à vous soumettre à toutes mes conditions pour obtenir de moi que Bruck puisse librement choisir la femme qu'il lui conviendrait d'épouser? »

Kitty avait convulsivement joint ses mains; un violent combat s'élevait dans son cœur.

« J'accepte sans examen toutes les conditions, fussent-elles les plus dures, » répondit-elle, « pour délivrer Bruck de vos liens.

— Trop de vivacité, ma sœur... Vous agissez sans réflexion, sans paraître comprendre qu'en prenant cet engagement vous pourriez renoncer à votre propre bonheur. »

Kitty porta la main à son front... Réfléchir... A quoi bon? La volonté de délivrer Bruck dominait toute autre considération.

« Je sais quel est mon plus ardent désir, » répondit-elle; « dès lors, à quoi bon réfléchir? »

Flora jouait avec une branche de fleurs d'oranger et la porta à son visage, comme pour respirer son parfum absent.

« Et si par hasard, uniquement pour me blesser, il s'avisait de demander votre main?... » demanda-telle d'un ton indifférent.

Kitty secoua la tête.

« Cela ne peut être, » répondit-elle, « il n'a jamais eu de sympathie pour moi. »

— C'est vrai; mais, enfin, il me plaît de supposer qu'il viendrait vous dire qu'il vous aime; le gage qui lui restitue sa liberté se trouverait singulièrement exposé entre vos mains; sans doute, la loyauté, le devoir, consistant à remplir l'engagement pris vis-à-vis de moi, vous feraient d'abord hésiter... puis vous céderiez... Non, il vaut mieux garder mon anneau.

— O mon Dieu!... » s'écria Kitty, « est-il vraiment juste qu'une sœur martyrise sa sœur? Eh bien, sachez que c'est précisément dans la circonstance qui me permet de voir à nu votre égoïsme sans bornes, votre dureté implacable, votre penchant pour l'intrigue, que je puise la force de sauver Bruck à tout prix, de le délivrer du vampire qui tarirait le sang de son cœur... Il faut que vous n'ayez plus de droits sur lui... Adviennent que pourra! Il pourra recommencer une autre existence, se créer une vie de famille qui lui donnera le bonheur; il ne sera plus forcé de dépenser ses jours près d'un être sans cœur, qui le ferait vivre d'une vie factice en le traînant de salon en salon... »

— Très-obligée de ce tableau séduisant... Mais vous vous exprimez avec tant d'ardeur, que je ne sais si je puis vous confier mon petit trésor.

— Vous pouvez me le remettre en toute sécurité.

— Pourtant, si vous aimait réellement, sincèrement? »

Les lèvres de la jeune fille se contractèrent douloureusement.

« Quoi qu'il en soit, je serai fidèle à ma parole, et même, dans ce cas improbable, mieux vaut pour lui qu'il puisse disposer de lui! Il lui sera bien facile de trouver une compagne meilleure que moi. Donnez-moi cet anneau, — qui est faux, — et quoique je sache qu'en vérité il ne représente pas le lien qui vous unissait, je vous promets de le garder aussi précieusement que je l'aurais fait de celui qui gît dans la rivière... car, en dépit de tout, il n'en représente pas moins la délivrance de Bruck. »

Elle tendit la main d'un geste ferme.

« Si je ne me trompe, je puis me fier à votre parole? Voici cet anneau. »

Kitty referma convulsivement la main dans laquelle Flora venait de déposer la bague de Bruck.

« Vous avez ma parole; maintenant, je suis la marionnette suspendue à ceci... » dit Kitty en levant sa main fermée.

Elle quitta la chambre. A ce moment le docteur Bruck montait l'escalier; son regard embrassa les deux sœurs, l'une qui le regardait avec une expression de triomphe sauvage et haineuse, l'autre, brisée, qui, en l'apercevant, eut bien de la peine à se tenir debout. Il s'avança pour la soutenir. La porte se referma derrière eux, mais non sans qu'ils entendissent un éclat de rire étouffé.

XXVI.

Dans l'après-midi, l'orage attendu éclata sur la maison: la commission d'enquête fit son apparition. On l'attendait, mais quand on l'aperçut, faisant son entrée par la porte principale, chacun n'en demeura pas moins foudroyé; c'était la preuve, désormais visible et palpable, des pires suppositions. En outre, la commission arrivait trop tôt pour tout le monde. Les domestiques étaient encore occupés à transporter du grenier au rez-de-chaussée les vieilles commodes en bois d'acajou et les canapés déchirés qui appartenaient à la présidente; les caisses contenant les effets de Flora attendaient, rangées dans le vestibule, le camion en retard qui devait les emporter; la cave avait été vidée de tout ce qu'elle contenait; mais ce contenu, bien rangé par ordre de taille, n'avait pas encore été transporté en lieu de sûreté.

La présidente s'était fièrement retirée dans sa chambre à coucher; elle ne voulait point apercevoir les magistrats commis à cet effroyable office; mais, quelle que fût leur courtoisie et leurs égards pour les nerfs ébranlés de la vieille dame, ils ne purent lui épargner leur présence ni se dispenser de la questionner. Quand elle eut déclaré que le mobilier de cette pièce ne lui appartenait point, ils se virent obligés de lui demander de s'installer dans une chambre vide, les scellés devant être apposés sur tout ce qui appartenait à la liquidation Romer.

Les vieux meubles qui étaient la propriété incontestée de la présidente furent donc portés dans une petite chambre, et, lorsqu'elle les aperçut, un frisson d'horreur parcourut son corps. Elle s'assit en soupirant près de la fenêtre de sa nouvelle chambre et fixa un regard mélancolique sur le toit neuf du pavillon qui lui avait été destiné.

Pendant ce temps Flora livrait bataille pour ses effets; mais ses meilleurs arguments, son éloquence, même le témoignage des domestiques, tout fut inutile. M^{lle} Mangold pourrait réclamer plus tard ce qui était sa propriété; mais, pour le moment, tout ce qui se trouvait sous le toit du banqueroutier devait être mis sous scellés.

Et il en fut ainsi; les fleurs et les arbustes d'appartement furent emportés et mis à l'abri; ceux des volets encore existants se refermèrent un à un, et les clefs fermèrent la serrure de chaque pièce derrière les pas de la justice, qui faisait partout le silence et l'obscurité. De

toutes parts s'élevaient les plaintes, les clameurs, les injures et les malédictions des domestiques réclamant vainement les gages qui leur étaient dus, et nouant chacun leur paquet pour abandonner la maison. Le jardinier seul fut maintenu dans ses fonctions.

Au milieu de ce trouble et de ces débats, au premier étage de la maison maudite, l'âme d'une jeune fille ouvrait ses ailes pour abandonner, après une longue lutte, le corps malade qu'elle avait animé.

La chambre d'Henriette fut respectée; tout ce qui s'y trouvait lui appartenait, et la justice ne passa pas le seuil de sa porte; on s'appliqua même à lui éviter toute impression pénible, et les magistrats lui épargnèrent même le bruit de leurs pas: rien ne devait la forcer à jeter encore un regard sur les misères dont elle allait être délivrée. Elle regardait devant elle, et la fenêtre ouverte lui montrait un pan du ciel bleu et rosé; elle voyait les hirondelles s'élever vers les nuages empourprés du couchant et semer le ciel des croix argentées que figurent les plumes blanches de leurs ailes et de leur gorge. Hier encore, elle apercevait les derniers tourbillons de fumée qui lui rappelaient la fin lamentable de celui auquel elle gardait fidèlement une amitié fraternelle... Aujourd'hui, tout était apaisé, rien ne se plaçait plus entre l'âme de la jeune fille et le séjour vers lequel elle allait s'envoler... rien de terrestre ne s'attachait plus à elle pour l'arrêter et alourdir son élan.

Le docteur était assis au chevet du lit; il voyait la mort arriver à grands pas et marquer ses progrès en mettant un sceau de majesté sur chacun des traits de la jeune créature.

« Flora!... » murmura Henriette en attachant un regard expressif sur le docteur.

« Faut-il l'appeler? » dit-il en faisant un mouvement pour se lever.

Henriette secoua faiblement la tête.

« Vous ne serez pas fâché contre moi si... si je vous demande de rester seule avec vous et Kitty jusqu'à ce que... »

Elle n'acheva pas sa phrase, et ses doigts errèrent parmi les feuilles de vigne vierge éparpillées sur son lit.

« Je veux lui épargner cela, et elle m'en sera reconnaissante... »

Un sourire moqueur passa une fois encore sur ce visage émacié.

« Car elle ne peut souffrir les scènes d'attendrissement. Vous lui direz adieu de ma part, Léo. »

Le docteur garda le silence en penchant affirmativement la tête. Près de lui se tenait Kitty, le cœur battant. La mourante ignorait la rupture des fiancés. Devait-elle l'apprendre? Kitty jeta un regard d'angoisse sur le docteur; l'expression de son visage était grave et attendrie... Celle qui partait ne devait plus être agitée par les intérêts terrestres, et l'on ne pouvait la préparer à cette nouvelle; — le temps manquait.

Les yeux d'Henriette se levèrent sur le ciel.

« Que c'est beau, clair et pur! » dit-elle. « Quelle jouissance doit éprouver l'âme qui s'élance et se baigne dans l'atmosphère lumineuse! Peut-elle regarder en arrière? Je le voudrais, mais seulement pour voir si vous êtes heureux, Léo... Alors, je m'en irais joyeuse. »

Elle n'ajouta pas: « J'aurais besoin de vous savoir heureux, parce que je vous ai aimé de toutes les forces de mon cœur. » Ce cœur timide ne voulait pas s'ouvrir, même en se brisant.

Une clarté intérieure illumina le front du docteur.

« Tout me fait espérer, chère Henriette, » dit-il d'une voix attendrie, « que je pourrai être heureux; je ne suis pas condamné à une vie isolée ou empoisonnée; mieux encore, j'ai la certitude que mon rêve de bonheur s'accomplira à la douzième heure. Es-tu satisfaite, ma sœur bien-aimée? »

Il tenait la petite main amaigrie de la malade et la porta à ses lèvres.

« Je te remercie, » ajouta-t-il, « je te remercie du fond du cœur pour la tendresse que tu m'as accordée. »

Une rougeur faible, comme celle qui traverse parfois le crépuscule, monta aux joues de la mourante; elle fixa un regard empreint de bonheur sur Kitty; celle-ci, debout, la main appuyée sur le fauteuil de Bruck, s'efforçant de dominer sa douleur et son trouble. A ce spectacle, le cœur d'Henriette tressaillit de regret et de compassion.

(La suite au prochain numéro.)

E. MARLIT.



Toute lettre demandant une réponse dans le prochain numéro demeurera sans réponse, cette demande ne pouvant être satisfaite.

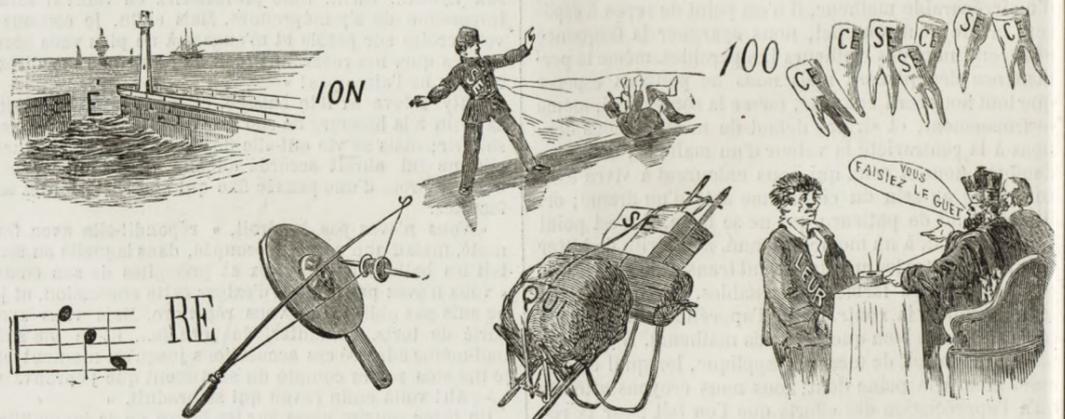
RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N^o 18,669, Paris. Le faux jupon est, ainsi que cela a déjà été expliqué, une haute bande garnie, que l'on fixe sous le contour inférieur de la polonoise. Merci pour la recette, qui a été déjà indiquée pour le velours, mais que l'on peut, en effet, essayer pour la soie. — N^o 14,291, Doubs. On fait de tout cela, selon qu'on le préfère: applications de drap ou de cachemire, ou de cretonne découpée, ou bandes de tapisserie; on trouvera un grand nombre de jolies bandes de tapisserie dans chacune des années de la *Mode illustrée*; il suffit d'en supprimer le fond. Faire avec la moire une grande robe avec faux jupon de velours noir. — Milan. D'abord merci. On peut s'abonner pour trois mois au *Maître de musique*, au prix de 5 francs par trimestre pour la France, de 6 francs pour l'étranger. Peut-être pour la demande. — N^o 49,462, Nord. Prendre une *louisine* nuance *loutre* avec filets bleus et blancs; la garnir en bleu; ajouter un faux jupon en faye loutre. — N^o 126,383, Yonne. On conserve sa voilette, vu que celle-ci, plaquée sur le visage, ne peut être relevée. On n'a jamais séparé la tasse de sa soucoupe, et, quand il y a de la place, les dames s'asseyent pour prendre le thé. — N^o 2,302, Bruxelles. Il est impossible d'avoir une réponse dans le prochain numéro. Confection en velours sans aucune garniture. — N^o 149,507, Maine-et-Loire. On trouve les carrés en grosse guipure, à 25 centimes pièce, aux *Magasins du Louvre*. — N^o 118,089, Loir-et-Cher. D'abord merci. Jupon de même teinte. — N^o 13,304, Paris. Oui, pour les voilettes. Comme on ne peut la relever, et qu'il faudrait la quitter, puis la remettre en place, on garde sa voilette plaquée sur le visage, que l'on soit dame ou jeune fille, peu importe. On peut faire ce que l'on veut en ce qui concerne le manchon, aucune étiquette ne pouvant descendre à de pareils détails. Rien ne s'oppose à cette confection sur le costume de cachemire. — N^o 41,192, Marseille. Évidemment, on va saluer les personnes de la famille et leur serrer la main à l'issue de la messe du bout de l'an; on s'embrasse si l'on est une amie de la famille. Le deuil n'a jamais constitué un empêchement aux présents. Si l'on veut, quant aux fleurs. — N^o 3,857, Paris. Faire avec l'étoffe une grande robe complétée par un faux jupon en soie de même couleur que la plus foncée des rayures. — N^o 14,423, Paris. Je suis tout à fait incompétente pour décider en matière de superstition. — N^o 38,187, Italie. Merci mille fois. — N^o 142,226, Cantal. Avant qu'on l'ait exécuté, la mode aura changé. — N^o 127,045, Saône-et-Loire. Robe en faye gris perle avec petit paletot pareil, pas plus long qu'un corsage à grandes basques; chapeau blanc. — N^o 126,408, Eure-et-Loire. Mieux vaut avoir, pour les visites de la mariée, une *jolie* toilette en cachemire ou bourrette qu'une médiocre robe en soie; pardessus en armure de soie noire, en velours noir, en cachemire noir. Pour la jeune fille demoiselle d'honneur, une toilette de ville. On en voit un grand nombre dans chaque numéro. N^o 126,307, Hérault. La dimension de nos pages étant inférieure à celle de l'objet en question, nous ne pourrions le publier. — N^o 172,377, Tarn-et-Garonne. Velours grenat pas trop foncé et même velours pour les rideaux. — N^o 3,375, Lozère. Le soir ou bien chez soi, mais non à la ville. — N^o 155,541, Loiret. Ceinture de même couleur que le dessous de la robe ou bien point de ceinture. C'est le parrain qui envoie les boîtes de dragées, lesquelles sont rondes (les boîtes) et contiennent des dragées aussi bien blanches que roses. Jusqu'à quinze ans. Voilette, si l'on veut. Un paletot court. Le présent que ses ressources lui permettent et que sa générosité lui suggère parmi ceux que la mariée préfère: ustensile de ménage, objet d'argenterie, de mobilier ou de toilette. — N^o 108,138, Maine. S'adresser à M^{me} Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348. Faire un tapis en drap ou velours de même teinte que les rideaux en l'encastrant d'une bande de tapisserie faite sur canevas. — N^o 151,414, Ille-et-Vilaine. Ces numéros existent; on les recevra contre l'envoi de 1 franc. — N^o 56,931. Pour recevoir le mois de juin, envoyer 1 fr. 50 c. Les jeunes filles n'envoient pas des cartes de visite à des hommes, fussent-ils veufs. C'est la personne la plus âgée qui commence. N^o 148,865, Maine-et-Loire. Pour recevoir le commencement de la *Seconde Femme* jusqu'au 1^{er} juillet 1875, envoyer 4 fr. 25 c.; mais le n^o 16 est épuisé. Le roman est actuellement imprimé en deux volumes, dont le prix est de 5 francs. — N^o 49,663, Ain. Oui, si l'on veut pour la bande, mieux encore pour la bande de velours frappé, brodé au milieu du velours uni. Pour leurs toilettes du soir, les jeunes filles portent des robes à traine et garnies; je ne comprends pas ce qui concerne les voilettes; en tous cas, il y a le risque des chutes et des entorses. Dans la chambre à coucher.

Le Directeur-Gérant: A. FIRMIN-DIDOT.

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et C^o, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS: L'adversité donne aux faibles la force qui leur manque.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob, Paris

Toilettes de M^{me} BRÉANT-CASTEL, 19, r. du 4 Septembre.

A. D.

Reproduction interdite.

Mode Illustrée, 1878, N° 3

envers ce
cette pen
lant sur n
devons à
l'atténuat
remonter
vouée, de
et de se
autrui. H
plus dou
à sa dou
venu inc
veur; ma
voie; c'e
nourriss
que nous
v enfonç
ue notre
Il est de
d'en con
les dou
abnégat
tacher à
délivrées
les aim
foncés da
c'est sin
peine qu
adoucir;
maladro
cessible
tions pé
d'égoïsm
rable en
vrions,
façon à
par cha
quand il
gérer le
tout au
de ce né
somm
juste ret
en la fa
goïsme a
un but o
frir autr
l'appare
soit... m
propre m
est toujo
La sci
quée par
l'étude d
qui ne s
ceux-ci
mêmes e
du devoi
tations q
maux. M
s'impose
autre po
se révèle
bien, inc
dant leur
ceux que
conséque
sont dest
mentée e
la science
faute de
exposés à
nature et
à leur at
jours.
Si l'on
femme qu
sure, qui
les propor
d'un irrép
rer; la vi
et la conti
manence
que tout n
le froisse
nons à la
dammons
continuité
il n'est p
d'affectio
sans cesse
et d'essu
les provo
trariétés,
pas que ce
aussi bien
qu'à l'app
duire à s